



La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive ?

Catherine Fuchs

► To cite this version:

Catherine Fuchs. La psychomécanique est-elle une linguistique cognitive?. J. Bres & al. Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle, Lambert-Lucas, pp.37-53, 2007. halshs-00340657

HAL Id: halshs-00340657

<https://shs.hal.science/halshs-00340657>

Submitted on 21 Nov 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

[Paru en 2007 dans J. Bres & al. eds. *Psychomécanique, linguistiques cognitives et analyse textuelle*, Limoges : Lambert-Lucas, pp. 37-53]

Version manuscrite

LA PSYCHOMECHANIQUE EST-ELLE UNE LINGUISTIQUE COGNITIVE ?

Catherine FUCHS (LATTICE : CNRS/ENS)

INTRODUCTION

Les sciences de la cognition ont pour objet d'étude le fonctionnement de l'esprit et du cerveau. Pour elles, le langage constitue un domaine d'investigation de première importance : l'espèce humaine est, en effet, la seule à disposer de cette « faculté supérieure » particulièrement complexe. Aussi plusieurs disciplines des sciences cognitives s'intéressent-elles au langage, notamment la psychologie, la philosophie, l'anthropologie, les neurosciences ou l'intelligence artificielle.

Place de la linguistique

Parmi ces disciplines, la linguistique occupe une place à part, car elle seule a le langage pour objet d'étude *exclusif*, qu'elle aborde à partir de la *diversité des langues*. L'intérêt des linguistes pour des questions d'ordre cognitif (au sens large) ne date pas d'aujourd'hui : il existe en la matière une longue tradition, qui remonte à l'Antiquité, de réflexion sur les rapports entre les langues, la pensée, le raisonnement, l'action, etc. Pour autant, cette problématique générale et relativement diffuse ne se confond pas avec celle, plus circonscrite, de ce que l'on est convenu d'appeler la « linguistique cognitive ».

De la linguistique générale à la linguistique cognitive

Aux exigences classiques de toute théorie de linguistique générale, la linguistique cognitive en ajoute en effet une autre, *la pertinence cognitive* : une théorie linguistique cognitive doit pouvoir s'articuler de façon explicite avec des modèles généraux de l'architecture fonctionnelle de l'esprit et/ou de l'architecture neuronale du cerveau. Le système des règles de la langue (intériorisé par les locuteurs) est donc objet d'étude pour la linguistique cognitive en tant qu'il constitue une composante de l'esprit humain et qu'il a, d'une manière ou d'une autre, une inscription physique dans le cerveau ; une telle approche est dite « naturaliste ».

Les grandes problématiques de la linguistique cognitive

La perspective cognitive en linguistique conduit donc à s'interroger sur l'ensemble des connaissances spécifiques que maîtrise l'esprit humain au travers des différents systèmes des langues, et à se demander comment ces connaissances sont organisées pour pouvoir être acquises et mises en œuvre dans l'activité de langage. D'où toute une série de questions qui concernent non seulement l'architecture structurale des connaissances linguistiques, mais aussi leur architecture *fonctionnelle* : sous quelle forme ces connaissances sont-elles organisées dans l'esprit et le cerveau humain pour permettre l'apprentissage et le fonctionnement effectif du langage, ainsi que ses dysfonctionnements (s'agit-il de modules encapsulés ou en interaction ? ou bien les

connaissances sont-elles distribuées ? etc.) ? Se trouvent également soulevées diverses questions liées à la **dynamique du langage** : quelle place accorder à la variabilité interlangues (typologique et diachronique) ? Comment rendre compte de l'émergence de la faculté de langage au cours de l'évolution phylogénétique ? Enfin, une linguistique cognitive ne saurait se désintéresser de la question des liens entre le langage et d'autres facultés humaines, également caractéristiques du fonctionnement **symbolique** de l'esprit (pensée, raisonnement, mémoire, ...). Ces grandes questions engagent la façon dont la linguistique s'articule aux autres disciplines des sciences cognitives ainsi que la nature du paradigme épistémologique qu'elle partage avec celles-ci.

1. EMERGENCE ET DEVELOPPEMENT DE LA LINGUISTIQUE COGNITIVE : RAPPEL HISTORIQUE

C'est précisément l'inscription de la linguistique au sein d'un vaste **programme pluridisciplinaire** qui a marqué les débuts officiels de la linguistique cognitive (cf. Fuchs 2004). Il est classiquement admis que ce « tournant cognitif » s'est produit au milieu des années 1950 aux U.S.A.

Le tournant cognitif en linguistique

En 1956 aux Etats-Unis, deux conférences réunissent, autour d'un projet épistémologique commun connu sous le nom de « **programme cognitiviste** », le linguiste Noam Chomsky, le psychologue Herbert Simon et le spécialiste d'intelligence artificielle Marvin Minsky. Ce programme pluridisciplinaire se donnait pour objectif de caractériser le fonctionnement de l'esprit à travers les facultés qu'il développe, et notamment à travers la faculté de langage. L'hypothèse fondatrice étant que la cognition humaine pourrait être définie, à la manière d'une machine, en termes de **calculs** (« computations »), correspondant au traitement des divers types d'informations reçues par l'humain. C'est ainsi que la linguistique — en l'occurrence une certaine linguistique formelle — s'est trouvée participer aux débuts de l'entreprise cognitiviste (ou de ce que d'autres, tels Gardner 1985, ont pu appeler la « révolution des sciences cognitives »).

Les deux grands paradigmes : le cognitivisme et le constructivisme

Le paradigme classique, qui s'est développé dans le cadre du cognitivisme, est appelé « **computo-représentationnel symbolique** ». Il s'appuie sur l'idée de calculs définis en termes d'opérations sur des symboles ; ceux-ci étant censés avoir une réalité à la fois physique (ils seraient « inscrits » dans le cerveau) et sémantique (ils « représenteraient » le monde objectif). L'activité de langage se ramènerait donc à un traitement d'informations mettant en jeu (au niveau syntaxique) des règles de manipulation de symboles, c'est-à-dire d'éléments physiques (au niveau neurobiologique) qui représenteraient adéquatement le monde réel (au niveau sémantique).

On notera au passage que le cognitivisme des années 1950 se fondait largement sur la métaphore de « **l'esprit-machine** » (partagée par la psychologie cognitive, la philosophie cognitive, et l'intelligence artificielle), et que l'analogie avec le **cerveau** n'a été massivement exploitée que vers la fin des années 1980, dans le cadre du rapprochement avec les neurosciences.

Ce paradigme classique est celui qui a été adopté, en linguistique, par la *grammaire chomskienne* et autres modèles formels (telles les « grammaires d'unification »), qui accordent une place centrale à la notion de « système formel ». Ces théories se caractérisent par une démarche hypothético-déductive, une approche « modulariste » (cf. Fodor 1989), une conception représentationnelle du langage (vu comme un instrument d'expression de la pensée qui permet la transmission d'informations à propos du monde) et des modélisations de type logico-algébrique.

Le paradigme cognitiviste a, au fil des années, fait l'objet de divers types de critiques dans les différents secteurs des sciences cognitives (pour une analyse critique de l'approche représentationnelle du langage, voir par exemple Lassègue & Visetti 2002). Peu à peu, diverses alternatives à l'orientation symbolique se sont ainsi fait jour, qui visent à définir un nouveau type de paradigme et qui, à des degrés divers, se reconnaissent sous l'étiquette de « *constructivisme* ».

En écho à ces évolutions des sciences cognitives, de nouveaux courants ont émergé au sein de la linguistique cognitive, se démarquant — plus ou moins fortement selon les cas — du paradigme cognitiviste initial. Citons en particulier les « *grammaires cognitives* », nées sur la côte Ouest des Etats-Unis (Lakoff ; Langacker ; Talmy ; Fauconnier — voir Victorri 2004), et le courant « *néo-fonctionnaliste* » (Givón ; Heine — voir François 2004). Par différence avec les grammaires formelles, ces courants se caractérisent par une démarche plus inductive, une approche « interactionniste » (une place centrale est accordée à la sémantique, réputée informer la syntaxe et le lexique avec lesquels elle interagit), une conception du langage davantage « émergentiste » que représentationnelle (le langage étant envisagé comme instrument de conceptualisation active du monde et/ou comme instrument de communication) et des types de modélisation recourant à la géométrie, aux systèmes dynamiques, au connexionnisme, plutôt qu'à l'algèbre et à la logique mathématique. Pour ces théories, le noyau dur de la langue ne réside pas dans les règles de grammaire mais dans les opérations de construction de la signification.

Les oubliés de l'historiographie officielle

Les théories linguistiques qui se sont développées en Europe indépendamment de cette « success story » américaine sont restées largement méconnues de l'historiographie officielle et ont été tenues, de fait, hors du champ de la linguistique cognitive. Tel est le cas, en particulier, des théories de l'énonciation et de la psychomécanique.

L'histoire du rendez-vous manqué entre les *théories de l'énonciation* et la cognition reste à écrire. Les grands pionniers de ce courant ont pourtant indéniablement manifesté, à maintes occasions, des préoccupations d'ordre cognitif : qu'il s'agisse de Jakobson (les fonctions du langage, les embrayeurs, la pathologie du langage) ou de Benveniste (l'appareil formel de l'énonciation, l'opposition sémiotique/sémantique). *A fortiori* s'agissant de Culioli qui, travaillant durant de nombreuses années avec le psychologue Bresson (lui-même inscrit dans la lignée théorique de Piaget) et le logicien Grize, ainsi qu'avec des spécialistes de pathologie du langage (comme Laplanche et Bourguignon) dans le domaine de l'aphasie et de la schizophrénie, a initié un travail interdisciplinaire très emblématique d'une problématique cognitive et profondément original à l'époque en France.

De la théorie énonciative de Culioli (cf. Culioli 1990, 1999), on retiendra ici l'idée que le langage n'est pas un code extérieur à l'humain ni un calcul formel neutre intériorisé par lui, mais que les conditions de mise en fonctionnement du système sont inscrites dans le système lui-même, que l'énoncé est le lieu de la co-construction du sens laissant place aux ratés de la communication, et enfin que la labilité et la déformabilité du sens sont des conditions intrinsèques de fonctionnement de la langue. A ces principes de départ qui sous-tendent tout l'édifice théorique de l'énonciation, il est intéressant de noter que certains acquis récents des neurosciences semblent indirectement apporter confirmation : que l'on songe par exemple au fait que chez le singe l'aire comparable à l'aire de Broca (crucialement impliquée, chez l'homme, dans l'exercice du langage) est l'aire F5, où l'on a découvert les fameux « neurones miroirs » essentiels pour l'imitation et la communication, et que chez l'humain l'aire de Broca enregistre elle aussi les gestes des personnes avec lesquelles il communique (cf. Rizzolati & *al.* 2002).

Quant à la *psychomécanique* de Gustave Guillaume, sa dénomination même lui a valu, de la part des linguistes de son époque, d'âpres critiques témoignant d'une incompréhension vis-à-vis des objectifs théoriques de l'entreprise. Derrière le terme « psycho- », d'aucuns ont voulu voir des relents de psychologisme, de mentalisme ou d'idéalisme — en un mot, une projection sémantique intuitive, jugée incontrôlée et incontrôlable par les tenants de procédures réglées et contrôlables se voulant affranchis de tout psychologisme. Comme on le sait, ces détracteurs ont été à leur tour taxés de positivistes par Guillaume. Quant au terme « -mécanique », en dépit de sa connotation cybernétique, il a également été mal reçu ; faute de percevoir les liens possibles entre la démarche linguistique et la science du mouvement et de l'équilibre des corps (cf. les notions de 'cinématique', 'dynamique', 'statique') les contemporains de Guillaume ont méconnu sa quête du mouvement sous-jacent à la construction des représentations par et dans la langue. L'alliance des deux termes, quant à elle, a paru incongrue, voire contradictoire. Par la suite, diverses réponses de fond à ces critiques ont été apportées par des représentants de la psychomécanique : sur la question du psychologisme, voir par exemple Toussaint 1997 ou Valette 2003a ; sur la mécanique intuitionnelle et son inspiration phénoménologique, voir Bajric 2005.

L'originalité de l'entreprise guillaumienne, à savoir la recherche d'une mécanique psychique à l'œuvre dans la langue — autrement dit la tentative d'articuler mentalisme et mécanisme dans une théorie linguistique homogène, selon les termes de Valette 2003b — est donc longtemps restée incomprise. Or cette élaboration d'une « linguistique cinétique » fondée sur les mécanismes mentaux sous-jacents aux formes de la langue ressortit indéniablement à des préoccupations d'ordre cognitif. De là à dire, comme le fait Hewson (1997a, p. viii — je traduis, C.F.), que « la recherche constante, par Guillaume, de *mécanismes mentaux* (d'où le nom de 'psychomécanique' qu'il a donné à son œuvre) est très largement une forme de linguistique cognitive », il n'y a qu'un pas.

Ces deux courants européens majeurs (théories de l'énonciation et psychomécanique), restés l'un comme l'autre étrangers à la linguistique cognitive officielle, se distinguent sur un certain nombre de points (voir Joly ed. 1980, Valette 2003a et 2004) — en particulier sur la place et le rôle qu'ils accordent aux faits énonciatifs. Il reste toutefois que, par-delà ces différences, les deux courants partagent l'idée que la langue possède une logique propre qu'il s'agit de dégager sans chercher à plaquer *a priori* quelque formalisme extérieur, et que la mise à jour de la dynamique de la construction du sens constitue l'objectif du linguiste. Ce par quoi ils témoignent d'une affinité plus grande avec le paradigme constructiviste qu'avec celui du cognitivisme classique.

2. LA PSYCHOMECHANIQUE : PROBLEMATIQUES COGNITIVES

Les grandes options théoriques de la psychomécanique peuvent être interprétées dans une perspective cognitive qui n'est pas sans évoquer la cybernétique et le constructivisme.

Options théoriques

Le point central est celui de l'articulation langue/discours, qui conduit à son tour à la question des liens entre langage et pensée.

Selon la psychomécanique, l'activité de langage engage deux moments théoriques distincts : celui de la '*langue*', puis celui du '*discours*'. Pour reprendre les termes de Hewson (1997a, pp. 8-9) le premier peut être caractérisé comme permanent, fini, collectif et subconscient, le second comme éphémère, infini, individuel et conscient. La langue correspond au plan de la 'représentation', le discours au plan de l' 'expression'. Une telle distinction serait le propre de l'homme, par différence avec le cri animal qui n'instaurerait pas de distance entre l'acte d'expression et l'acte de représentation (cf. Valette 2003a p. 22). L'enjeu cognitif est évident : c'est au plan de la représentation par la langue que se situerait la « pensée pensée » inscrite de façon déterministe et mécaniciste dans l'esprit humain, cependant que la « pensée pensante » se jouerait au plan de l'expression construite en discours par le sujet parlant.

Dès 1929, Guillaume assignait à la linguistique la tâche de remonter des unités d' 'effet' du discours vers les unités de 'puissance' de la *langue*, afin de retrouver les opérations mentales qui sous-tendent ces dernières : « La vraie réalité d'une forme, ce ne sont pas les effets de sens multiples et fugaces qui résultent de son emploi, mais l'opération de pensée, toujours la même, qui préside à sa définition dans l'esprit » (*Temps et Verbe*). L'étude de la langue engage la problématique centrale de la '*chronogenèse*' et du '*temps opératif*' — problématique qui a donné lieu à de nombreux développements et à des interprétations divergentes (voir par exemple Bres ed. 1997). Rappelons en particulier que cette problématique a pu susciter deux types de lectures antinomiques (cf. Valette 2003a) : d'un côté, une lecture « idéaliste », qui privilégie la notion d' 'image-temps', selon laquelle la langue serait une « théorie » qu'il s'agirait en quelque sorte de révéler — les représentations constituant autant d'images mentales que le sujet pensant se donnerait de lui-même ou de son activité pensante, et les saisies sur les cinétismes autant de captures d'images en discours ; et, de l'autre côté, une lecture « matérialiste », qui privilégie la notion de 'temps opératif' et assimile les saisies à des arrêts au sein d'un déplacement de la matière — d'où une affinité avec la notion de simulation en sciences cognitives.

Quoi qu'il en soit, l'apport essentiel de cette approche de la langue réside dans la conception de la représentation comme mouvement et non comme l'assignation d'étiquettes statiques (que l'on conçoive par ailleurs ce mouvement, qui constitue la condition et la forme même de la concevabilité, comme un cinétisme relevant de la mécanique, ou comme une oscillation dynamique relevant du mouvement dialectique). Avatar bien connu de la problématique de la chronogenèse, le '*tenseur binaire radical*', ce schème qui va de l'universel au singulier (du large à l'étroit) et inversement, développé par Guillaume notamment à propos du système de l'article et de celui des

temps, est présenté par lui comme la « condition même de puissance de l'esprit humain ». La place manque ici pour s'étendre sur les multiples exégèses, commentaires et critiques qui ont pu être faits de ce schème, ainsi que sur les divers types d'aménagements qui ont pu en être proposés. L'important réside dans cette idée d'un mouvement de pensée continu, constitutif de la signifiante intrinsèque des formes de la langue.

Sur ce mouvement de pensée, le sujet opère en *discours* des coupes ('saisies' ou 'interceptions') produisant des effets de sens variables, selon l'endroit où opère la coupe. L'idée force est ici celle d'une articulation du continu (le mouvement) et du discontinu (l'arrêt sur mouvement), qui permet en particulier de rendre compte tout à la fois de la diversité des effets de sens en contexte et de l'unicité sémantique d'une forme réputée « polysémique » : se trouve ainsi reprise, de façon beaucoup plus subtile, l'hypothèse du structuralisme (1 forme – 1 sens). Dans une perspective proprement cognitive, cette approche soulève un certain nombre de questions qui demanderaient à être approfondies, concernant la notion de saisie et celle d'effet de sens. Ainsi, le nombre de *coupes* possibles est-il théoriquement infini ou fini ? Comment identifier ces coupes (en réception), comment les prédire (en production) ? Prenons l'exemple de l'imparfait français : Guillaume (1964) le caractérise comme un mouvement allant de l'incidence (alpha) vers la décadence (oméga) dans l'époque passée — mouvement sur lequel une coupe précoce produira un effet perspectif, et une coupe tardive un effet d'accomplissement en cours (cf. Fuchs 1986) ; mais, de leur côté, Joly & Lerouge (1980) distinguent 5 coupes possibles, depuis alpha = 0 jusqu'à omega = 0, avec 3 coupes intermédiaires. Par ailleurs, à propos des *effets de sens* résultant des coupes opérées en fonction du contexte, Guillaume n'est guère explicite sur la façon de décrire la transformation des unités de puissance en unités d'effets. Sur cette question, un type de réponse a été apporté par les tenants d'une monosémie « pure et dure » opposés à la polysémie. Selon eux, l'effet de sens ne serait pas à réinscrire dans l'unité considérée : le signifié de puissance ne serait pas déformé sous l'effet du contexte, mais serait le produit de l'interaction de l'unité avec les autres unités environnantes (voir Launay 1986 à propos de l'article ; Barceló & Bres 2006 à propos des temps, où est avancée l'idée que moins l'interaction entre l'offre et la demande sémantiques des diverses unités de l'énoncé est concordante, plus l'effet de sens est perçu comme marqué).

L'articulation langue/discours conduit à la question — depuis longtemps travaillée par la philosophie — des *liens entre le langage et la pensée*. Le langage est-il nécessaire à la pensée (comme ont pu le dire certains « interactionnistes », tenants du paradigme constructiviste) ? Ou bien au contraire la pensée est-elle indépendante du langage ? Dans ce dernier cas, le langage est-il un simple moyen d'expression de la pensée (comme le soutiennent les innéistes et modularistes du paradigme cognitiviste, selon lesquels la pensée serait communicable indépendamment du moyen de transmission — et donc du langage) ? Ou bien apporte-t-il un « plus » à la pensée, et si oui, de quelle nature ? C'est cette dernière option que, en précurseur, Guillaume avait choisi de défendre : d'après lui, la pensée, indépendante du langage, se saisirait elle-même *via* la langue, et révélerait ainsi ses schèmes cognitifs. Ce faisant, il annonçait ce que certains neuroscientistes ont par la suite argumenté à l'encontre des tenants d'un strict « localisationnisme », à savoir l'idée que c'est l'ensemble du cerveau qui pense et qui raisonne, et que le langage constitue le moyen qui permet à la pensée de se penser elle-même (cf. Lecours & al. 1987).

Lorsque Guillaume affirmait : « La pensée reste indépendante, en principe, du langage, et celui-ci ne représente que la puissance qu'elle se donne de se saisir elle-même et en elle-même » (*Leçons* vol. 9, p. 38 ; cit. Valette 2003a p. 10), ou encore : « Le langage est

dans l'homme pensant, dans la pensée humaine, un ouvrage par elle construit, qui lui sert — c'en est le finalisme principal — à reconnaître en elle-même où elle en est de sa propre construction » (*Leçons* vol. 13, p. 13 ; cit. Valette 2003b p. 294), il anticipait de fait les conclusions auxquelles sont parvenus nombre de spécialistes de sciences cognitives — tant en philosophie qu'en psychologie ou en linguistique (cf. Carruthers & Boucher eds. 1998) —, à savoir l'idée que la pensée serait possible sans le langage, mais que le langage serait constitutif d'une forme spécifiquement humaine de pensée. Qui plus est, cette forme de pensée étant variable de langue à langue, elle conditionnerait en partie nos modes de conceptualisation de la réalité et nos modes de catégorisation. Loin d'être un système neutre d'encodage d'une réalité objective et d'expression de concepts universels, la langue filtrerait donc certaines propriétés des objets et des situations que son matériel grammatical traite comme saillantes : « Chaque langue nous donne une orientation subjective par rapport au monde de l'expérience humaine, et cette orientation de pensée affecte nos façons de penser quand nous parlons » affirme Slobin (1996, p. 91 ; ma traduction, C. F.), rejoignant ainsi l'intuition de Guillaume, selon laquelle le sujet est, d'une certaine façon, asservi par le système de la langue, qui l'habite en permanence. On reconnaît là une version affaiblie de la thèse de la relativité linguistique de Sapir-Whorf (cf. Fuchs 1999, 2002, 2003 ; Hickmann 2002). Resterait alors à la psychomécanique, dans cette perspective, à s'intéresser davantage à la diversité des langues.

Affinités épistémologiques

Comme il a été dit plus haut, la toute première époque des sciences cognitives a été celle de la *cybernétique*. Dès le tournant des années 1940, les « Macy Conferences » réunissaient les pères fondateurs que furent von Neumann, Wiener, Turing, McCulloch, pour tenter d'instaurer une nouvelle « science de l'esprit » en s'appuyant notamment sur la logique mathématique (pour décrire le fonctionnement du raisonnement), sur la théorie des systèmes (pour formuler les principes généraux gouvernant tout système complexe) et sur la théorie de l'information (comme théorie statistique du signal et des canaux de communication) — voir sur ce point les ouvrages introductifs de Varela (1988) et de Dupuy (1994). L'option de fond étant que la pensée fonctionnerait comme un calcul, à l'instar d'une machine ; de là procédera l'invention de l'ordinateur, selon les principes de von Neumann. Mais c'est du côté de la physique (et non de l'algèbre ou de la biologie) que les cybernéticiens vont chercher leurs modèles, qui permettront l'émergence des théories de l'auto-organisation — dans lesquelles la forme s'abstrait de la matière — et les approches du vivant comme propriété émergente du désordre.

Guillaume a connu la cybernétique et a été séduit par elle (cf. Valette 2003a p. 17sq.) : son objectif en élaborant la psychomécanique du langage était bien de construire une machine à penser, une cybernétique fondée sur le temps opératif et le tenseur binaire ; à la manière de la cybernétique, il concevait la pensée comme asservie à la mécanique et le langage comme constituant la partie mécanisable de la pensée. Il reste toutefois que la perspective dans laquelle il a conduit son entreprise théorique s'apparente moins à la cybernétique (étape qui a précédé le 'cognitivisme') qu'au '*constructivisme*' (c'est-à-dire aux courants qui ont historiquement et épistémologiquement succédé à celui-ci).

On peut en effet, à la suite de Rastier (1993) qui tient Guillaume pour « l'aïeul tutélaire de la linguistique cognitive à la française », considérer les théories cognitives européennes actuelles inspirées de René Thom (catastrophes, topologico-dynamique)

comme « légataires du système de pensée de Guillaume » et soutenir que la psychomécanique constitue une « linguistique pré-cognitive », de type constructiviste.

Mais de quel type de constructivisme serait-elle la plus proche ? Si l'on suit Varela (1988), l'histoire des sciences cognitives se compose de quatre étapes successives : les jeunes années marquées par la cybernétique, puis l'avènement des symboles avec la cognitivisme, ensuite le 'subsymbolique' et enfin l' 'enactivisme' — ces deux dernières étapes participant du constructivisme. La perspective *subsymbolique* revient à considérer que le sens ne réside pas dans les symboles mais dans des schémas d'activité complexe émergeant d'une interaction entre plusieurs symboles ; d'où le recours à des réseaux massivement interconnectés, vecteurs de « propriétés émergentes » globales identifiables à une faculté cognitive, à l'instar des systèmes « auto-organisés » de la cybernétique. Ce qui a été dit plus haut à propos de l'émergence des effets de sens en discours à partir de l'interaction des éléments co—textuels ne laisse pas d'évoquer cette perspective. Quant à la perspective *enactiviste*, elle avance une critique encore plus radicale : pour elle, la cognition est une activité consistant à faire émerger dynamiquement des significations, et non pas à traiter ou à réfléchir des représentations pré-existantes — d'où un rejet de l'approche cognitiviste de la notion de 'représentation'. Si l'on admet que la psychomécanique comporte une dimension phénoménologique (le sujet de la « pensée pensante » se repère par rapport à des coordonnées spatio-temporelles, cf. Valette 2003b), alors elle anticipe plutôt une forme d'enactivisme.

Au sein des courants actuels de linguistique cognitive, c'est bien évidemment avec les théories qui s'apparentent au constructivisme qu'il faut comparer la psychomécanique, en particulier à celles qui s'inspirent des approches dynamiques. Diverses contributions au présent recueil se penchent sur les rapports entre la psychomécanique et les « *grammaires cognitives* » nord-américaines, à propos de points particuliers de la langue (voir par exemple Duffley, Guimier, Lavieu, ici même) ou des grands enjeux théoriques (voir Hirtle, ici même) ; c'est, à juste titre, au jeu des différences que se livrent leurs auteurs, marquant ainsi l'originalité de la démarche guillaumienne. On ne saurait toutefois manquer d'être frappé aussi par certaines ressemblances, qui permettent également de saisir le rôle de précurseur de Guillaume. Pour n'en prendre qu'un exemple (cf. Hewston 1997b) : la différence entre le « temps descendant » (« le temps qui marche dans l'esprit » et qui renvoie à l'expérience sensorielle ou à la mémoire) et le « temps ascendant » (« l'esprit qui marche dans le temps », qui se manifeste dans l'activité mentale conative ou imaginative) se retrouve dans la théorie des métaphores de Lakoff (Lakoff & Johnson 1980, Lakoff 1997).

3. ENJEUX ET PERSPECTIVES : VERS UNE PSYCHOMECHANIQUE COGNITIVE ?

La psychomécanique : une théorie cognitive ?

Si, au plan des grands principes théoriques qui la sous-tendent, la psychomécanique manifeste incontestablement des préoccupations d'ordre cognitif, en revanche il convient de s'interroger sur les conditions auxquelles elle devrait satisfaire pour pouvoir être considérée comme une théorie de linguistique cognitive à part entière.

En premier lieu, le corpus des écrits de Guillaume nécessiterait d'être retravaillé dans son entier, afin que les évolutions théoriques et les remaniements terminologiques soient consignés dans leur chronologie ; cette chronologisation constituant un préalable à tout essai de mise en perspective du guillaumisme au regard des développements actuels de la linguistique cognitive.

En second lieu, c'est la diversité des développements auxquels la psychomécanique a pu donner lieu après Guillaume qui devrait être, sinon réduite et unifiée, à tout le moins éclairée : bien caractériser chaque approche, afin de permettre un « état des lieux » de la psychomécanique ; c'est là une condition nécessaire si l'on veut pouvoir effectuer des comparaisons entre théories.

Par ailleurs, quel que soit le « rejeton » de la psychomécanique considéré, il devrait satisfaire aux conditions exigées de toute théorie linguistique, à savoir un minimum de stabilisation conceptuelle et terminologique, qui lui permette d'être opératoire et modélisable (dans la lignée, par exemple, de l'étude historique de Wilmet 1978, ou du dictionnaire de Boone et Joly 1996).

Enfin, et plus spécifiquement, pour mériter le statut de théorie linguistique cognitive, la (ou les diverses) psychomécanique(s) devrait viser à être une théorie d'ensemble de la langue, et pas seulement de certaines catégories grammaticales privilégiées : en particulier développer une approche complète de la syntaxe et du lexique. Et surtout, éviter de tomber dans l'effet de mode, et de croire que mérite d'être appelée « cognitive » toute « étude de la façon dont nous exprimons et échangeons des idées et des pensées » (selon les termes de Dirven & Verspoor 1998), c'est-à-dire en définitive toute entreprise onomasiologique ! Pour éviter cet écueil, une seule voie possible : apporter des éléments de réponse à la question de l'architecture fonctionnelle des connaissances linguistiques dans l'esprit et le cerveau humain — ce qui nous conduit à la question du statut de la théorie au regard de la neuro-psychologie.

La psychomécanique : une théorie neuro-psycho-compatible ?

Guillaume, qui ne s'est pas désintéressé des questions de pathologie du langage et dont on sait qu'il a rencontré Ombredane, postulait la réalité du temps opératif. Mais il estimait que les schèmes cognitifs de la pensée relèvent du langage et que c'est donc à la linguistique (et non à la psychologie) d'en observer les mécanismes. Comme le note très justement Toussaint (1997, p. 188) : « La linguistique d'amont, antipositiviste, conçue par Guillaume [est] une linguistique « pure », qualitative, qui tourne le dos à l'expérimentation et à ses évaluations quantitatives, comme à l'enquête ». A ce titre, la cognition de la psychomécanique se réduirait donc, comme l'affirment certains psychomécaniciens, à du « mental » que le linguiste a pour tâche de mettre à jour, mais dont la réalité n'aurait pas à être corroborée, ni par le psychologue ni par le neuroscientiste. Cette façon d'enfermer à double tour la théorie sur elle-même semble difficilement recevable pour une entreprise qui se voudrait véritablement cognitive.

Si l'on prend au sérieux le point de vue de Guillaume selon lequel le temps opératif correspond à des opérations mentales effectives, alors force est d'admettre que ces opérations doivent laisser des traces observables au plan comportemental, et qu'elles ont nécessairement un corrélat au plan cérébral. Or on constate que les psychomécaniciens ont jusqu'à présent été assez peu présents dans des collaborations effectives avec la psychologie, et encore beaucoup moins avec les neurosciences. Les espoirs envers la

neurolinguistique, formés à une certaine époque par Valin 1971, ou par Bouton 1984, 1989, ont été vite déçus. Et, si l'on excepte Toussaint — engagé dans une « neurolinguistique épistémique » d'inspiration psychomécanique, affine avec la théorie des formes sémantiques et la théorie des systèmes dynamiques complexes — il ne se trouve guère de psychomécaniciens pour tenter de construire une théorie « neuro-compatible », comme le font par exemple, dans d'autres cadres théoriques, Lamb 1999 ou Jackendoff 2002.

Les raisons de cette situation de fait sont de deux ordres (cf. Monneret 2003). D'une part, pour sophistiquées qu'elles soient, les techniques expérimentales de la psychologie et des neurosciences restent malgré tout trop rudimentaires au regard de la finesse des analyses linguistiques de la psychomécanique ; qui plus est, elles s'inscrivent dans le cadre du paradigme cognitiviste classique, peu compatible avec cette théorie. D'autre part, comme il a été dit plus haut, il n'y a pas d'accord sur la notion de temps opératif, et la psychomécanique ne constitue pas une théorie globale suffisamment stabilisée pour être exploitable par les disciplines connexes.

Toutefois, une autre approche semble possible (cf. Monneret 2003) : on peut inverser les rôles et, au lieu de chercher à valider expérimentalement les concepts de la psychomécanique, se demander ce que cette théorie pourrait apporter à la neuropsychologie. La neuropsychologie ne pouvant expérimenter que sur des productions, elle a besoin de théories qui articulent discours et langue ; qui plus est, la prise en compte de la variabilité des productions langagières oblige à se tourner vers des modèles dynamiques. Sur ce double plan, la psychomécanique paraît bien placée pour répondre aux attentes de la neuropsychologie. Plus spécifiquement, elle pourrait proposer des outils théoriques susceptibles de rendre compte de certaines observations faites par la neuropsychologie. Ainsi par exemple, dans le domaine de la pathologie du langage, elle permettrait peut-être d'unifier divers phénomènes apparemment disparates observés chez les agrammatiques en faisant remarquer que, dans ce type particulier d'aphasie de Broca, les altérations portent toujours sur des éléments qu'elle qualifierait « d'avant » et que lorsque les éléments problématiques ne sont pas omis mais remplacés, c'est souvent par l'élément « d'après » du système (cf. Monneret 1996 et 2003). Cette piste mériterait d'être explorée plus avant.

CONCLUSION

A l'heure actuelle, la psychomécanique connaît un renouveau certain : preuve en est donnée, par exemple, par les deux recueils récents dirigés par Soutet 2003 et 2005. Ce renouveau s'effectue notamment en direction de la cognition, dans le but de caractériser tout à la fois la spécificité et les affinités de la psychomécanique au regard des autres théories linguistiques engagées dans cette voie. Pour progresser dans cette direction et acquérir un statut plein et entier de « linguistique cognitive », la psychomécanique doit à présent relever un *double défi* : développer une théorie globale et stabilisée susceptible d'être confrontée aux pratiques des disciplines connexes en sciences cognitives, et affermir son ancrage épistémologique au sein du paradigme constructiviste.

REFERENCES

- Bajric, S., 2005 : « Questions d'intuition », *Langue Française*, 147, pp. 7-18.
- Barceló, J. & J. Bres, 2006 : *Les temps de l'indicatif en français*, Paris : Ophrys.
- Boone, A. & A. Joly, 1996 : *Dictionnaire terminologique de la systématique du langage*, Paris : L'Harmattan.
- Bres, J. (ed.), 1997 : *Cahiers de Praxématique*, 29 (« Le système verbal selon Guillaume : lectures critiques »).
- Bouton, Ch., 1984 : « Psychomécanique et neurophysiologie du langage », *Systématique du langage I* (A. Lesage, éd.), Lille : Presses de l'université de Lille.
- Bouton, Ch., 1989 : « La neurolinguistique en 1989 : permanences et évolution », *Langages*, 96, pp. 11-19.
- Carruthers, P. & J. Boucher (eds.), 1998 : *Language and Thought : Interdisciplinary Themes*, Cambridge : Cambridge University Press.
- Culioli, A., 1990 : *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. 1, Paris / Gap : Ophrys.
- Culioli, A., 1999 : *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. 2 et 3, Paris / Gap : Ophrys.
- Dirven, R. & M. Verspoor, 1998 : *Cognitive Exploration of Language and Linguistics*, Amsterdam / Philadelphia : Benjamins.
- Dupuy, J-P., 1994 (rééd. 1999) : *Aux origines des sciences cognitives*, Paris : La Découverte.
- Fodor, J., 1989 : *Modularity of Mind*, Cambridge Mass. : M.I.T. Press.
- François, J., 2004 : « Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs », *La linguistique cognitive* (C. Fuchs ed.), Gap / Paris : Ophrys / Editions Maison des Sciences de l'Homme, pp. 99-133.
- Fuchs, C., 1986 : « L'ambiguïté et la paraphrase en psycho-mécanique : l'exemple de l'imparfait », *Points de vue sur l'imparfait* (P. Le Goffic ed.), Caen : Centre de Publications de l'Université de Caen, pp. 43-54.
- Fuchs, C., 1999 : « Diversity in cognitive representations : a challenge for cognition », *Language Diversity and Cognitive Representations* (C. Fuchs & S. Robert eds.), Amsterdam / Philadelphia : Benjamins, pp. 3-19.
- Fuchs, C., 2002 : « Place et rôle de la variabilité dans les théories linguistiques », *Invariants et variabilités dans les sciences cognitives* (J. Lautrey & al. eds.), Paris : Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 157-173.
- Fuchs, C., 2003 : « Les langues entre universalisme et relativisme », *Le cerveau et la pensée* (J-F. Dortier ed.), Auxerre : Sciences Humaines Editions, pp. 143-151.
- Fuchs, C., 2004 : « Pour introduire à la linguistique cognitive », *La linguistique cognitive* (C. Fuchs ed.), Gap / Paris : Ophrys / Editions Maison des Sciences de l'Homme, pp. 1-24.
- Gardner, H., 1985 : *The Mind's New Science : A history of the cognitive revolution*. New York : Basic Books. Basic Books Paperback with new Epilogue, 1987 ; trad. fr., 1993 : *Histoire de la révolution cognitive : la nouvelle science de l'esprit*, Paris : Payot.
- Guillaume, G., 1929 : *Temps et Verbe*, Paris : Champion.
- Guillaume, G., 1964 : *Langage et science du langage*, Paris : Nizet.
- Guillaume, G., 1989 : *Leçons de Linguistique 1947-48* (vol. 9), Lille : Presses universitaires, et Québec : Presses de l'Université Laval.
- Guillaume, G., 1995 : *Leçons de Linguistique 1958-59 et 1959-60* (vol. 13), Paris : Klincksieck, et Québec : Presses de l'Université Laval.
- Hewson, J., 1997a : *The Cognitive System of the French Verb*, Amsterdam : Benjamins.
- Hewson, J., 1997b : « Tense and Aspect : Description and Theory », *Tense and Aspect in Indo-European Languages* (J. Hewson & V. Bubenik eds.), Amsterdam : Benjamins, pp. 1-23.

- Hickmann, M., 2002 : « Espace, langage et catégorisation ; le problème de la variabilité inter-langues », *Invariants et variabilités dans les sciences cognitives* (J. Lautrey & al. eds.), Paris : Editions Maison des Sciences de l'Homme, pp. 225-238.
- Jackendoff, R., 2002 : *Foundations of language — Brain, meaning, grammar, evolution*. Oxford : Oxford University Press.
- Joly, A. (ed.), 1980 : *La psychomécanique et les théories de l'énonciation*, Lille : Presses universitaires.
- Joly, A. & M-J. Lerouge, 1980 : « Problèmes de l'analyse du temps en psychomécanique », dans A. Joly (éd.), pp. 7-32.
- Lakoff, G., 1997 : « Les universaux de la pensée métaphorique : variations dans l'expression linguistique », *Diversité des langues et représentations cognitives* (C. Fuchs & S. Robert eds.), Gap / Paris : Ophrys, pp. 165-181.
- Lakoff, G. et M. Johnson, 1980 : *Metaphors We Live By*, Chicago : University of Chicago Press.
- Lamb, S., 1999 : *Pathways of the Brain. The Neurocognitive Basis of Language*. Amsterdam : Benjamins.
- Lassègue, J. & Y-M. Visetti, 2002 : « Que reste-t-il de la représentation ? », *Intellectica*, 35, pp. 7-25.
- Launay, M., 1986 : « Effets de sens, produit de quoi ? », *Langages*, 82, pp. 13-39.
- Lecours, A. R. & al., 1987 : « Jacques Lordat, or the birth of cognitive neuropsychology », *Motor and sensory processes and language*, Kieller & Gropnick (eds.).
- Monneret, Ph., 1996 : *Pour une psychomécanique des pathologies du langage : étude de neurolinguistique théorique*, thèse, Université Paris IV.
- Monneret, Ph., 2003 : « Les exigences théoriques d'une neurolinguistique guillaumienne », *Le Français Moderne*, LXXI : 1, pp. 26-36.
- Rastier, F., 1993 : « La sémantique cognitive : éléments d'histoire et d'épistémologie », *Histoire, Epistémologie, langage*, XX : 1, pp. 133-146.
- Rizzolati, G. & al., 2002 : « Motor and cognitive functions of the ventral premotor cortex », *Current Opinion in Neurobiology*, 7, Oxford : Elsevier, pp. 573-605.
- Slobin, D., 1996 : « From "thought to language" to "thinking for speaking" », *Rethinking Linguistic Relativity* (J. Gumperz & S. Levinson eds.), Cambridge : Cambridge University Press, pp. 70-96.
- Soutet, O. (ed.), 2003 : « Jeunesse du guillaumisme », *Le Français Moderne*, LXXI : 1, Paris : CILF.
- Soutet, O. (ed.), 2005 : « La langue française au prisme de la psychomécanique du langage : héritages, hypothèses et controverses », *Langue Française*, 147, Paris : Larousse.
- Toussaint, M., 1997 : « Le sujet du temps », *Cahiers de Praxématique*, 29, pp. 185-203.
- Valette, M., 2003a : « Énonciation et cognition : deux termes *in absentia* pour des notions omniprésentes dans l'œuvre de Guillaume », *Le Français Moderne*, LXXI : 1, pp. 6-25.
- Valette, M., 2003b : « Intentionnalité du sujet et téléonomie de la langue dans la linguistique cognitive / énonciative », *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs : théories et applications* (A. Ouattara ed.), Gap / Paris : Ophrys, pp. 289-301.
- Valette, M., 2004 : *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*, Paris : Champion.

- Valin, R., 1971 : Introduction au vol. 1 des *Leçons de Linguistique de Gustave Guillaume*, Paris : Klincksieck, et Québec : Presses de l'Université Laval.
- Varela, F., 1988 (rééd. 1996) : *Invitation aux sciences cognitives*, Paris : Seuil.
- Victorri, B. 2004 : « Les grammaires cognitives », *La linguistique cognitive* (C. Fuchs ed.), Gap / Paris : Ophrys / Editions Maison des Sciences de l'Homme, pp. 73-98.
- Wilmet, M., 1978² : *Gustave Guillaume et son école*, Paris/Bruxelles : Nathan/Labor.